

"A BIENTOT!"  
a dit M. Orlando, de la  
portière de son wagon,  
en quittant Paris, hier.

MM. ORLANDO, BARZILAI ET LE GÉNÉRAL DIAZ SONT PARTIS

# EXCELSIOR

10<sup>e</sup> Année. — N° 3.079. — 15 centimes. — Étranger : 20 centimes. — « Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » — N. POLÉON  
Pierre Lafitte, fondateur. Téléphone : Gutenberg 02-73 - 02-75 - 15.00. — Adresse télégr. : Excel-Paris. 20, rue d'Enghien, Paris.

VENDREDI  
**25**  
AVRIL  
1919

Il ne faut pas juger des  
hommes par ce qu'ils  
ignorent, mais par ce  
qu'ils savent et par la  
manière dont ils le  
savent.  
VAUVENARGUES.

## LA QUESTION DE FIUME ET DE L'ADRIATIQUE

### LE POINT DE VUE ITALIEN

**L**A dernière suggestion des Italiens, sou-  
mise par M. Barzilai à M. Clemenceau  
avant la déclaration Wilson, compor-  
tait : 1° Fiume, ville italienne, le faubourg  
de Susak demeurant aux Yougo-Slaves et  
des garanties étant données aux nations de  
l'intérieur pour l'accès au port; 2° la posses-  
sion des îles du littoral et l'administration  
des territoires dalmates de Zara et Sebenico.

### LE POINT DE VUE AMÉRICAIN

**A** raison de la dislocation de l'empire austro-  
hongrois et de la constitution de nou-  
veaux groupements nationaux qui ne  
sauraient menacer l'Italie, selon la thèse du  
président Wilson, Fiume deviendrait un  
débouché commercial sur l'Adriatique pour  
la Hongrie, la Bohême, la Roumanie et la  
Yougo-Slavie, et la Dalmatie entrerait dans  
les territoires yougo-slaves, sauf les îles.



M. ORLANDO  
sortant de la Conférence



LE PRÉSIDENT WILSON  
entrant à la Conférence



CARTE MONTRANT LES TERRITOIRES REVENDIQUÉS : 1° PAR LES ITALIENS; 2° PAR LES YOUNO-SLAVES; 3° PAR LES DEUX PARTIES A LA FOIS



## AU LENDEMAIN DE LA DÉCLARATION DU PRÉSIDENT WILSON

M. ORLANDO EST PARTI HIER POUR ROME  
AFIN DE CONSULTER LE PARLEMENT ITALIEN

1<sup>er</sup> Communiqué officiel. — Avant son départ pour Rome, M. Orlando, accompagné du baron Sonnino, a eu une nouvelle conversation avec le président des Etats-Unis, M. Lloyd George et M. Clemenceau.

Le plus grand désir s'est manifesté, de part et d'autre, d'arriver à une solution satisfaisante des problèmes encore en suspens. Les chefs des gouvernements américain, britannique et français ont exprimé à M. Orlando l'espoir de voir le Parlement italien y prêter son concours.

2<sup>e</sup> Communiqué officiel. — A la suite de l'échange de vues qui a eu lieu, hier après-midi, entre MM. Orlando, le président Wilson, M. Lloyd George et M. Clemenceau, le président du Conseil italien a maintenu sa décision de se rendre à Rome, où il procédera à une consultation du Parlement.

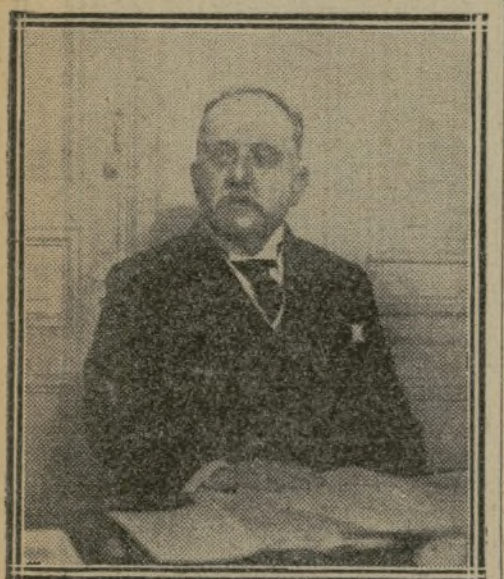
Toutefois, les autres membres de la délégation italienne demeureront à Paris.

Ajoutons que le président du Conseil d'Italie a quitté Paris, hier soir, à 8 h. 25, en compagnie de M. Barzilai et du généralissime Diaz.

## UN MESSAGE DU PRÉSIDENT DU CONSEIL D'ITALIE RÉPOND AU MESSAGE DU PRÉSIDENT WILSON

M. Orlando a quitté Paris hier soir. Doit-on en conclure l'effondrement de tout espoir de conciliation ? Non. Et, pour justifier cette opinion, il suffira de considérer les points suivants :

1<sup>er</sup> Le président du Conseil italien part



M. BARZILAI  
(Phot. Henri Manuel)

pour Rome dans un but bien défini : prendre contact avec le Parlement et consulter l'opinion publique.

2<sup>e</sup> Il laisse à Paris M. Sonnino, qui, dans le cas où il partirait lui-même, — ce qui est vraisemblable, — dans trois ou quatre jours, serait remplacé dans la représentation des intérêts italiens à la Conférence, par MM. Salandra et Crespi.

3<sup>e</sup> Le manifeste si vibrant de patriotisme de M. Orlando n'exclut point la possibilité de renouer les fils. Avec une finesse et un tact impressionnants, le chef de la délégation italienne oppose ses arguments à ceux du président Wilson : aux raisons économiques, il répond par des raisons non moins démonstratives d'ordre historique

et ethnographique. Il s'élève avec vigueur contre un geste qui, dit-il, pourrait avoir pour signification d'opposer le gouvernement et le peuple italiens ; mais il affirme avec non moins de vigueur le sentiment d'admiration et de profonde sympathie que son pays professe envers les Etats-Unis. Si courtoises que soient en matière de diplomatie les notes échangées entre gouvernements, même lorsque ceux-ci sont en désaccord, on peut donc considérer comme certain que ce formalisme traditionnel ne dissimule point, en l'espèce, une rupture définitive.

4<sup>e</sup> Les quatre se sont réunis rue Nilot, au domicile de M. Lloyd George. Ils ont discuté pendant près de deux heures sur un sujet dont il ne fut guère possible de connaître la nature, mais sans que le président Wilson et M. Orlando se soient départis, durant tout l'entretien, d'une très cordiale urbanité. L'existence de leurs messages respectifs sembla momentanément oubliée ;

5<sup>e</sup> MM. Lloyd George et Clemenceau unissent leurs efforts pour réaliser une transaction, tout en s'en tenant strictement aux clauses du pacte de Londres. Tâche délicate, car, pour la première fois depuis le début de la Conférence, les experts américains se trouvent être en accord complet, tant les praticiens que les théoriciens.

Voilà les éléments favorables de la situation, tels qu'ils résultent des faits. Mais, en face, se trouve le gros point d'interrogation : que va-t-il se passer au Parlement italien, où l'opinion tout entière tient pour la réalisation intégrale des aspirations nationales ? On peut craindre que M. Orlando ne se trouve débordé par l'état de tension nerveuse qui existe en ce moment en Italie, et qui est la conséquence directe du brusque passage à la clarté publique d'un débat réservé jusqu'ici à des négociations occultes. Heureusement, le président du Conseil italien est un incomparable homme d'état ; il saura, par un exposé complet des faits et des contingences possibles, calmer les inquiétudes et les angoisses. Et c'est pourquoi il convient de s'associer aux Italiens qui, hier soir, saluaient le départ du train de M. Orlando des cris de : « Au revoir ! A bientôt ! ». — JEAN MÉNEVAL.

UNE DÉCLARATION DE M. BARZILAI  
SUR LES ASPIRATIONS DE L'ITALIE

Nous avons pu joindre, dans la soirée, à l'hôtel Edouard-VII, M. Salvatore Barzilai, qui nous a communiqué la déclaration suivante, signée de sa main :

Les aspirations de l'Italie, ses droits, ses morts, sa victoire, ne peuvent être sacrifiés à une interprétation personnelle, et contraire aux réalités historiques, ethnographiques et géographiques, de principes dont nous nous plaçons à reconnaître l'abstraite beauté.

Telle est la pensée de la Délégation italienne et du pays qu'elle représente.

L'on crut pouvoir opposer la Nation à la Délégation.

L'Italie se prononcera.

Je suis sûr de sa parole, comme je suis sûr de nos alliés, auxquels, plus que jamais, nous nous sentons unis par notre passé, et pour notre avenir commun.

Salvatore Barzilai

lié. Dans ces conversations, je ne me suis jamais prévalu que de la force de la raison et de la justice, sur lesquelles j'ai toujours cru et je crois encore que se fonde solidement les aspirations de l'Italie.

Je n'ai pas eu le bonheur de le convaincre, je le déplore sincèrement ; mais le président Wilson a eu lui-même la bonté de reconnaître, au cours de nos entretiens, que la vérité et la justice ne sont le monopole de personne et que tous les hommes sont sujets à errer. Et j'ajoute que l'erreur est d'autant plus facile que sont plus complexes les problèmes auxquels s'appliquent les principes.

L'humanité est une chose si immense, les problèmes que souève la vie des peuples sont si infiniment complexes, que personne ne peut croire avoir trouvé dans un nombre déterminé de propositions un moyen aussi simple et aussi sûr de les résoudre que s'il s'agissait de déterminer les dimensions, le volume et le poids des corps avec diverses unités de mesure. En constatant que plus d'une fois la Conférence s'est trouvée amenée à changer radicalement de sentiment quand il s'est agi d'appliquer ces principes, je ne crois pas manquer de déférence envers cette Haute Assemblée. Au contraire, ces changements ont été et sont le fait de tout jugement humain.

## Les aspirations de l'Italie

Je veux dire seulement que l'expérience a démontré toutes les difficultés qui se rencontrent dans l'application d'un principe de nature abstraite à des cas concrets infiniment complexes et variés ; ainsi, en toute déférence, mais en toute fermeté, je considère comme injustifiée l'application que, par son message, le président Wilson fait de ses principes aux revendications italiennes. Il m'est impossible dans un document de cette nature de répéter les démonstrations détaillées qui ont été produites en grande abondance.

Je dirai seulement que l'on n'accueillera pas sans réserves les affirmations d'après lesquelles l'effondrement de l'empire austro-hongrois implique une réduction des aspirations italiennes. Il est même permis de croire le contraire, c'est-à-dire qu'au moment même où tous les peuples variés

qui constituaient cet empire cherchent à s'organiser selon leurs affinités ethniques et naturelles, le problème essentiel posé par les revendications italiennes peut et doit être complètement résolu. Or, ce problème est celui de l'Adriatique, par lequel se résume tout le droit de l'Italie, l'ancien et le nouveau, tout son martyre à travers les siècles et tous les bienfaits qu'elle est destinée à apporter à la grande communauté internationale.

Le message présidentiel affirme qu'avec les concessions qu'il contient l'Italie atteindrait les murailles des Alpes qui sont ses défenses naturelles. C'est une reconnaissance de grande importance, à condition que le flanc oriental de cette muraille ne reste pas ouvert et que l'on comprenne dans le droit de l'Italie cette ligne du mont Nevoso qui sépare les eaux qui coulent vers la mer Noire de celles qui se déversent dans la Méditerranée. C'est ce mont que les Latins eux-mêmes ont appelé le « Limes Italiae » depuis l'heure où la véritable figure de l'Italie est apparue au sentiment et à la conscience du peuple.

Sans cette protection, une dangereuse brèche demeurerait béante dans cette admirable barrière naturelle des Alpes, et ce serait la rupture de cette indispensable unité politique, historique et économique que constitue la péninsule de l'Italie.

## Le droit de Fiume d'être italienne

Je pense encore que justement celui-là même qui peut revendiquer avec fierté d'avoir proclamé au monde le droit de libre détermination des peuples doit reconnaître ce droit à Fiume, antique cité italienne, qui proclamait son Italianité avant que les navires italiens fussent proches, à Fiume, exemple admirable de conscience nationale perpétuée à travers les siècles.

Nier ce droit pour la seule raison qu'il s'agit d'une petite collectivité, ce serait admettre que le critérium de la justice envers les peuples varie suivant leur extension territoriale. Et si l'on s'appuie pour le nier sur le caractère international de ce port, ne voyons-nous pas Anvers, Gênes, Rotterdam, ports internationaux, servir de débouchés aux peuples et aux régions les plus divers

sans qu'ils aient à payer cherement ce privilège par l'effacement de leur conscience nationale ?

## La côte dalmate

Et peut-on qualifier d'excessive l'aspiration italienne vers la côte dalmate, ce boulevard de l'Italie à travers les siècles, que le génie romain et l'activité vénitienne ont fait noble et grande et dont l'Italinité, défiant durant tout un siècle toutes les persécutions implacables, partage aujourd'hui avec le peuple italien les mêmes frémissements de patriotisme ? On proclame, à propos de la Pologne, le principe que la dénationalisation obtenue par la violence et l'arbitraire ne saurait créer des droits ; pourquoi ne pas appliquer le même principe à la Dalmatie ?

Et si nous voulons donner à cette rapide synthèse de notre bon droit national l'appui des froides constatations statistiques, je crois pouvoir affirmer que, parmi les reconstitutions nationales variées auxquelles la Conférence de la paix a déjà procédé ou procédera, aucun des peuples reconstitués ne compterait dans ses nouvelles frontières un nombre de personnes d'une autre race relativement inférieur à celui qui serait attribué à l'Italie. Pourquoi seraient-ce justement les aspirations italiennes qui devraient être suspectées de cupidité impérialiste ?

La fermeté italienne s'unit  
à un grand esprit de conciliation

En dépit de toutes ces raisons, l'histoire de ces négociations démontrera que la fermeté qu'il s'imposait à la délégation italienne s'unit en tout temps à un grand esprit de conciliation dans la recherche de l'accord général que nous désirons ardemment.

Le message présidentiel se termine par une chaude déclaration d'amitié de l'Amérique envers l'Italie. Je réponds au nom du peuple italien, et je revendique avec fierté ce droit et cet honneur qui me revient comme à celui qui, dans l'heure la plus tragique de cette guerre, a jeté au peuple italien le cri de la résistance à tout prix ; ce cri fut écouté et entendu avec un courage et une abnégation dont on rencontre peu d'exemples dans l'histoire du monde.

Et l'Italie, grâce aux plus héroïques sacrifices et au sang le plus pur de ses enfants, put remonter de l'abîme d'infortune jusqu'au sommet radieux de la plus retentissante victoire. Donc, c'est au nom de l'Italie qu'à mon tour j'exprime le sentiment d'admiration et de profonde sympathie que le peuple italien professe envers le peuple américain.

V. E. ORLANDO.

Une motion de MM. Emile Constant,  
de La Trémoille et James Hennessy

MM. Emile Constant, de La Trémoille et James Hennessy, députés, ont déposé, hier, sur le bureau de la Chambre la proposition de résolution suivante :

« La Chambre adresse à la nation italienne l'assurance de l'amitié inaltérable de sa sœur latine, immuablement fidèle à ses amitiés et à ses alliances. »

Cette proposition a été renvoyée à l'examen de la commission des affaires extérieures.

(Lire en dernière heure la journée de la délégation italienne)

LE GÉNÉRAL DUVAL  
EXPOSE SES PROJETS  
ET SON PROGRAMME

Le nouveau directeur de l'Aéronautique estime que les problèmes les plus urgents portent sur la sécurité, la solidité et la régularité des avions.

Il entend développer les études techniques qui sont nécessaires à la réalisation de ces progrès.

La récente nomination du général Duval au poste de directeur de l'Aéronautique a été unanimement approuvée par tous ceux qui ont quelque compétence en matière de navigation aérienne. Le nouveau directeur, en effet, a été, depuis 1917, spécialiste des choses et des gens de l'air au grand quartier général : il se trouvait au temps de paix les connaissances qu'il a acquises en étudiant l'aviation du temps de guerre. C'est pourquoi est permis de fonder sur ses projets de grandes espérances pour l'avenir de notre aviation nationale.

Mais il n'est pas aisé de connaître ses intentions ; ce n'est pas pour le général Duval que l'on redoutait le mot célèbre : « Parle bien... mais parle trop. » Lui, au contraire, s'il parle bien, il parle peu.

Mes projets ? nous a-t-il dit, avec un geste qui semblait écarter toute insistance nous en reparlerons plus tard, quand ils



LE GÉNÉRAL DUVAL  
photographié hier à son bureau

ront en voie d'exécution. Pour le moment j'étudie, je travaille, je cherche.

— Cependant, mon général, quels sont les progrès qu'il vous semble le plus urgent de réaliser ?

— Cela tient en trois mots : sécurité, solidité, régularité.

« Sécurité, c'est-à-dire réduction au minimum, sinon au zéro absolu, du nombre des accidents. Solidité, c'est-à-dire amélioration dans la construction des appareils de telle sorte qu'ils durent plus longtemps. Régularité, c'est-à-dire assurance de marcher aussi bien par tous les temps. »

En vue de ces résultats, j'enferme tous mes efforts pour développer les études techniques, qui sont à la base de tout progrès. Je me consacrerai au perfectionnement du personnel comme à la création de laboratoires. Déjà, l'institution d'un corps des ingénieurs de l'aéronautique est l'étude. Sa réalisation aura, à coup sûr, d'heureuses conséquences.

— Et les raids, en des-voies partielles ?

— Il m'est à peu près impossible de répondre à cette question d'une manière absolue. Il serait aussi dangereux de promettre que j'en suis partisan — ce qui pourrait inciter à des tentatives hasardeuses — que de prétendre que je n'en suis pas partisan — ce qui pourrait décourager des initiatives hardies. Mettons que j'approuve aux raids utiles et que je désapprouve les raids stériles.

— Mais toujours je m'incline avec émotion devant ceux qui ont de leur vie une tentative destinée à enrichir de nouvelles poussées les annales de notre aviation.

— C'est ainsi que la mort tragique de Védine, due certainement à des hasards malheureux, m'a causé une profonde affliction.

— Et la traversée de l'Atlantique ?

— C'est, bien entendu, une expérience intéressante ; cependant, ce qui importera surtout, ce ne sera pas qu'un homme réussisse une telle entreprise, mais qu'un appareil, construit, capable de la mener à bien, que fût le pilote.

— Dans le même ordre d'idées, j'estime que les raids collectifs, préparés et exécutés dans certaines conditions, peuvent être d'une grande utilité.

— Mais je ne vous en dirai pas plus long. Je ne saurais oublier que j'ai, non seulement la direction technique et matérielle de l'aéronautique, mais encore la charge morale des aviateurs eux-mêmes. Je ne veux, je vous le répète, ni pousser à des entreprises trop audacieuses, ni détourner des tentatives utiles. Soyez sûr, du moins, que tous mes efforts tendront à exécuter pour le progrès de l'aviation nationale les fonctions qui m'ont été confiées. — LÉON GROC.

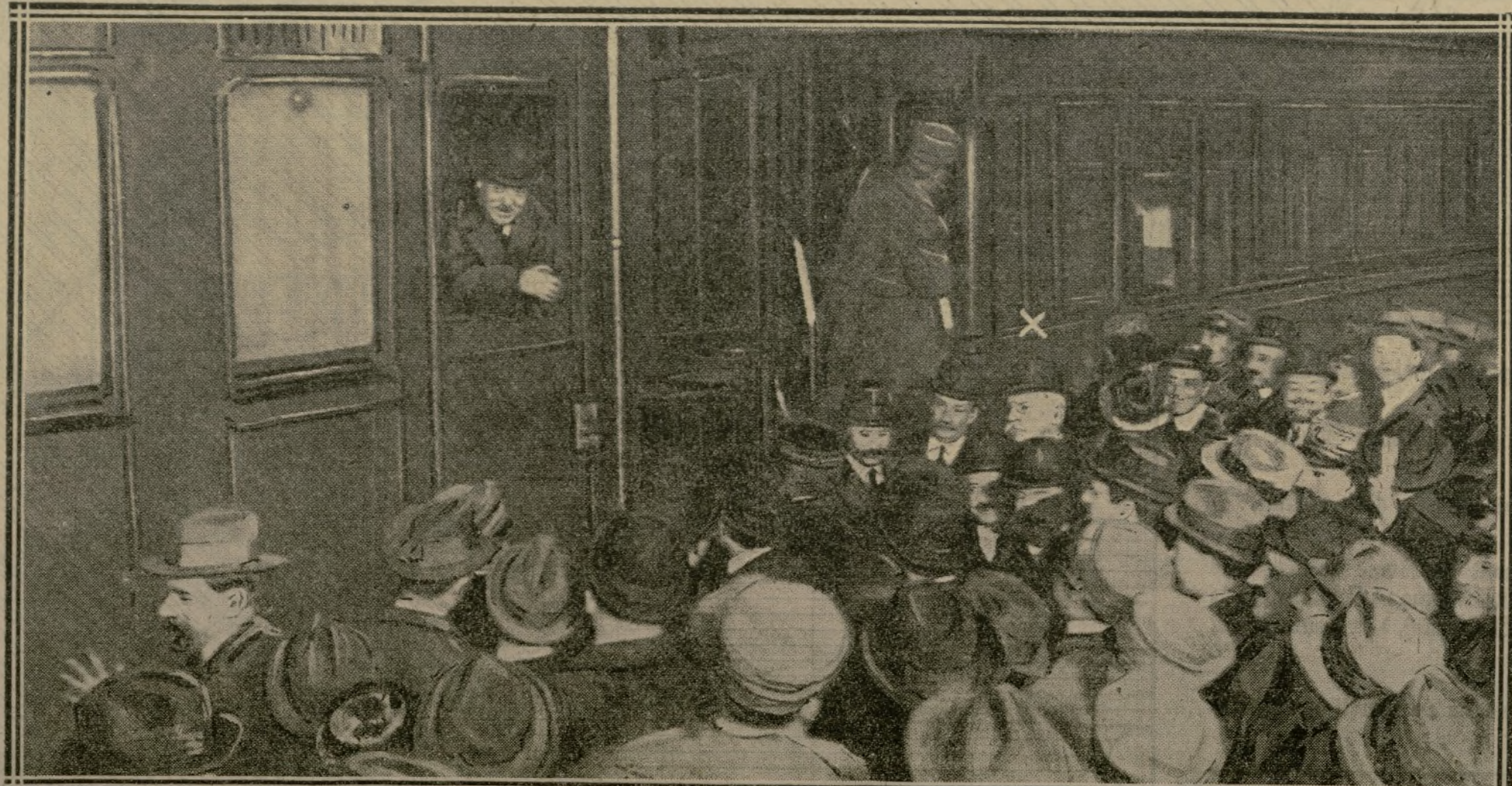
L'Académie demande que le texte  
du traité de paix  
soit rédigé en français

Dans sa séance d'hier, l'Académie a décidé de porter à la connaissance de M. Clemenceau, président de la Conférence de la paix, la déclaration suivante :

L'Académie française estime qu'il lui appartient de rappeler que la langue française a été reconnue depuis plus de deux siècles comme la langue diplomatique, non seulement dans les négociations, mais dans la France d'aujourd'hui, mais aussi dans celles où elle n'avait aucune part.

Abandonner cette coutume plus de deux fois séculaires, admettre l'égalité de valeur des textes publiés en plusieurs langues, ce serait exposer les relations internationales aux embarras et au trouble que ne manqueraient pas de produire les différentes interprétations.

Ce serait aussi interrompre une tradition justement chère à la France. C'est pourquoi l'Académie tient pour assuré que le texte officiel (celui qui sera fait des traités et conventions à conclure) sera rédigé en langue française.

Travaux de Comptabilité  
PIGIER, rue de Rivoli, 53. — Tél. Gnt. 44-65.

LE DÉPART DE LA DÉLÉGATION ITALIENNE, HIER SOIR, À 8 H. 25, GARE DE LYON  
M. Orlando, souriant, apparaît dans l'encadrement de la porte ; le général Diaz monte dans un compartiment voisin ; M. Sonnino (X), qui reste à Paris, se tient sur le quai, au milieu de la foule.

Ayuntamiento de Madrid

## LES PRIVILÉGIÉS

qui ont la "Atlantide" avant sa parution en librairie savent bien que

## L'HOMME CÉLÈBRE

aujourd'hui, celui dont les foules se répètent à jamais le nom, est

## PIERRE BENOIT

l'auteur de ce fabuleux roman d'un intérêt si puissant, d'une si merveilleuse fantaisie, d'un charme si nouveau qu'aucun livre des temps anciens ou modernes ne peut lui être comparé. Quand on a lu

## L'ATLANTIDE

on brûle, comme tous les héros du livre, du désir de payer de sa vie l'amour de l'héroïne énigmatique et si exotique.

"L'ATLANTIDE" est en vente partout aujourd'hui

4 fr. 50

Albina MICHEL, Éditeur 22, rue Hochet-Paris-14



LES CONTES D'EXCELSIOR

MON PAUVRE GODEFROI

PAR GEORGES DOUQUOIS

Que dans l'exercice de l'amitié il nous soit possible d'apporter plus de propriété morale, une gentillesse plus parfaite que dans l'amour, est une vérité tout évidente et qu'il serait, imaginez, assez puéril de s'attacher à démontrer.

Je n'ai, Dieu merci ! pas trop le goût des comparaisons : c'est un sport à quoi, plus ou moins, je fus apte en rhétorique, dans un temps où l'on se disputait sur la supériorité de l'amour ou de l'amitié ; et il y a belle lueur que j'ai pris le parti de considérer chaque chose en soi, sans plus me soucier de ses relations avec les autres choses.

Je jure que, jusqu'à ce jour, il ne m'était jamais venu en pensée de confronter, par exemple, mon amour pour Sabine et mon amitié pour Godefroi, ni de les examiner l'un par rapport à l'autre. Si je l'avais fait, j'aurais été amené à conclure — de mon point de vue, entendu, strictement personnel — qu'à l'inverse de ce qui se produit pour l'amour, l'amitié ne peut vivre que de bonne foi. On comprend que j'ai seulement en objet, ici, l'amitié vraiment digne de ce nom, et non pas le commerce de camaraderie banalisé par l'habitude et dans lequel nous jetons, pêle-mêle, les plus louables penchants et nos tendances les plus suspectes.

Certes, nous ne sommes pas assez maîtres de notre cerveau pour pouvoir lui interdire un de ses jeux préférés, qui est celui des rapprochements. Il m'est, pour ma part, mille fois arrivé, mais malgré moi, de me dire que, s'il n'y avait rien de plus trouble que ma tendresse pour Sabine, il n'y avait, par contre, rien de plus limpide que mon affection pour Godefroi.

J'ai la désolation de devoir confesser, aujourd'hui, que ces deux sentiments, si différents, pourtant, par hasard, rencontrent leur commune mesure sur le terrain de la rosierie.

Laissons là Sabine : elle est trop encore de mon domaine intime pour que j'en veuille publiquement discuter. Ne nous occupons que de Godefroi ; et voyons comment je pus le blesser, dans l'instant même où je venais de le servir le mieux.

Au sortir du lycée, nos routes divergèrent : l'un entra dans une banque, où, rapidement, je devins fondé de pouvoir, puis associé ; Godefroi, lui, se voua à la peinture, et, cela va de soi, n'y trouva point la sécurité que je sus m'assurer, si promptement, dans les affaires. Je m'étonne toujours que, de son vivant, il n'ait pas mieux réussi, ou, plutôt, qu'il n'ait pas réussi ; car, après quinze ans d'efforts répétés, il semblait n'avoir rien ajouté au succès de ses débuts. Non pas, pourtant, qu'il manquât de talent. Sa toile initiale fut admise de piano au Salon. Elle représentait une manière de mer rouge, aux flots réguliers et que créaient, de place en place, non sans symétrie, des espèces de tuyaux qui évoquaient une vaste flotte en voie de submersion... Ce n'était pas la mer Rouge, vous pensez bien ! C'était la paisible houle des toits ponctués de cheminées qui assis devant la baie de son atelier montmartrois l'artiste voyait déferler jusqu'au distant horizon de la grande banlieue parisienne.

Une critique d'avant-garde déjà fort écoutée signala ce premier envoi dans des termes si flatteurs qu'un reporter vint chez Godefroi et lui offrit les périlleux avantages d'une interview. Bien que boutoné d'ordinaire, Godefroi fut accueilli au journaliste bienveillant. Par malheur, il ne prit point garde que, fraîchement débarqué de sa province, cet ému en herbe de l'«*Illustration*» Renaudot prendrait à la lettre toutes les déclarations qu'il lui plairait de lui faire à la décharge.

J'entrai, cette fois-là, chez mon ami, comme le reporter en sortait. Seul avec moi, Godefroi se mit à danser le cancan, en suite de quoi, à l'air de souffler et riant comme un fou, il vint l'écraser près de moi, sur le divan, au grand dam mes ressorts.

« Ah ! cria-t-il, toutes les bourdes que je lui ai contées ! »

Quelles bourdes ? m'informai-je, inquiet.

« Oh ! un tas d'inepties sur la peinture en général et sur la mienne en particulier !... Mais, le plus chouette, c'est que quand, l'autre jour, j'ai peint mon tableau, et c'est d'ici que je peindrai tous les autres ; car, moi, monsieur, retenez bien cela, je suis fenestriste ! »

« Fenestriste ? répéta-t-il, assez ahuri. « Oui, fenestriste », rétoriquai-je ; « et c'est-à-dire celui qui reproduit, en tout et pour tout, ce qu'il voit de sa fenêtre ! De sorte qu'en s'en allant il me donnait du « cher maître » ! »

« Eh ! bien, conclus-je, te voilà dans de beaux draps ! »

De fait, publiée dans un journal à gros tirage, l'interview présentait gravement Godefroi comme un chef d'école, et consacrait le « fenestriste » avec une telle conviction que les feuilles du soir la reproduisirent et qu'il était bruit que de ça ! Le plus curieux fut que Godefroi, pris à son propre piège, se fit fenestriste tout de bon. Et c'est d'un ton péroratoire qu'il me dit :

« D'aucuns peignent-ils pas, qui toujours les mêmes vaches retour d'abreuvoir, qui les mêmes moutons paissant la même falaise, qui les mêmes bruyères au même flanc des Alpes ? Eh ! bien, moi, je choisis de peindre à jamais ce que je vois de ma fenêtre. »

Je ne pus le bouger de là. En quinze jours, j'obtins seulement de le faire démentir quatre fois. J'y eus toutes les peines du monde ; mais je parvins à le convaincre que, de quel que fenêtre qu'il peignit, il restait fidèlement fenestriste.

Je l'aimais, je l'ai dit, de la plus pure amitié ; et, comme il vendait peu, moi, qui gagnais tant d'argent, je me devais de le soutenir. Au nom de clients hypothétiques, durant ces quinze années, je lui achetai une toile par mois, que, régulièrement, je lui payai cinquante francs. C'est ainsi que, sans l'avoir su jamais, il me dut de pouvoir subsister. Je le voyais, du reste, s'affaiblir de plus en plus, mais qu'il était par un mal à cheminer lentement, mais qu'il ne pardonnait pas. Il disparaissait sans que j'en aperçusse rien. C'est la grâce d'état.

Vers la fin de sa vie, je lui ménageai une

jeu qu'il désespérait d'éprouver jamais : la visite des marchands !

J'en connaissais deux, et les avais si longtemps cuisinés que, peu à peu, ils s'enflammèrent. Le singulier, c'est que, sans s'être du tout concertés, ils élurent le même jour pour monter chez Godefroi ; mais l'un se présenta vers midi, et l'autre vers quatre heures. Et, le soir de ce jour entre les jours, Godefroi, rayonnant, me dit :

« Le premier s'est retiré, grogmelant, sur une demande de mille francs. J'étais si furieux que j'en ai demandé deux mille au second, et j'ai eu la veine de traiter avec lui pour quinze cents ! »

Quel démon me pousa, là-dessus ? Je ne sais ; mais je dis :

« Le premier s'y connaît. Quant au deuxième, hein ? il se laisse aisément refaire. C'est ainsi que je gâtais son seul réel contentement !... »

Je ne m'en puis consoler. On le concevra mieux, quand j'aurai ajouté que, Godefroi mort, le « fenestriste » fit un bond prodigieux et que je réalisai presque une fortune avec le produit d'une vente aux enchères des cent quatre-vingts toiles que j'avais, naguère, achetées à mon ami.

Georges DOUQUOIS.

POUDRE de Riz MALACÉINE

MAISON FONDÉE EN 1850

PARFUMS

5 HEURES DU MATIN

DERNIÈRE HEURE

5 HEURES DU MATIN

L'INCIDENT DE L'ADRIATIQUE

## LES CONFÉRENCES DE LA DÉLÉGATION ITALIENNE

Au départ, à la gare de Lyon. M. Orlando, ému, a dit ces simples mots : « A bientôt ! »

Hier matin, de très bonne heure, dans le grand hall de l'hôtel Edouard VII où réside la délégation italienne, une foule bruyante s'agitait. Des informations contradictoires passaient de bouche en bouche : « La délégation partira à 14 heures ; elle ne partira qu'à 20 heures 25 ; elle ne partira peut-être pas... » M. Orlando, enfoncé dans son cabinet de travail, met la dernière main au message qui servira de réplique à celui du président Wilson.

A 10 h. 1/4, ce travail est interrompu par une visite de haute importance : M. Lloyd George vient voir M. Orlando. L'entretien dure quelques minutes. Après le départ de M. Lloyd George, le président du Conseil italien déclare que c'est sur la demande de M. Wilson que le Premier anglais est venu le prier de patienter quelques heures, dans l'espoir d'aboutir à un accord.

On apprend ensuite que l'heure du départ des délégués italiens est définitivement fixée à 20 h. 25. Les membres de la colonie italienne, qui s'attroupaient, en masse compacte, devant l'hôtel, dans le dessein d'acclamer M. Orlando avant qu'il ne quitte Paris, se dispersent : ils se retrouvent, le soir, à la gare.

Quelques heures plus tard :

chez M. Lloyd George

A 4 heures de l'après-midi, MM. Orlando et Sonnino arrivent ensemble, au domicile de M. Lloyd George, où ils sont reçus par M. Wilson. Les deux délégués italiens descendent prestement et entrent dans l'immeuble. Un quart d'heure s'écoule, puis MM. Wilson et Clemenceau, causant avec animation, viennent à pied de l'hôtel Bischoffshausen. A leur tour, ils pénètrent dans la demeure de M. Lloyd George.

Que se passe-t-il, dans ce salon du premier étage, où les quatre hommes d'Etat sont réunis, et dont on aperçoit les lumières allumées, par cet après-midi gris et maussade ? Quelles phrases, d'une portée considérable, sont échangées ? Nul ne le sait.

L'entretien se prolonge. Il pleut. Les personnages de la suite des ministres italiens se réfugient dans les voitures.

Près de trois heures s'écoulent. La Conférence est longue. Est-ce bon signe ? On va le savoir. Voici M. Orlando, qui sort le premier, à 6 h. 50.

Partez-vous toujours ce soir, monsieur le président ? lui demandons-nous. Qui, oui ! prononce par deux fois le premier délégué italien, avec une énergie qui n'est pas exempte d'une certaine mélancolie.

M. Sonnino sort ensuite. Et puis, voici M. Clemenceau. Il marche lentement, en s'appuyant sur sa canne. Cinq minutes encore s'écoulent, et M. Wilson apparaît à son tour. Il est calme et serein.

M. Orlando revient de la conférence tenue chez M. Lloyd Georges

Tout l'après-midi, une agitation fiévreuse n'a cessé de régner au sein de la délégation italienne. Les membres de la colonie italienne, qui se pressaient devant l'hôtel Edouard VII.

Diplomates et journalistes discutaient avec animation au sujet des entretiens de M. Orlando avec MM. Lloyd George, Clemenceau et Wilson.

Vers 7 heures, tout le personnel de la délégation et les représentants de la presse se réunirent vers le vestibule, afin de saluer la rentrée des ministres italiens.

C'était une fausse alerte. Une petite pluie fine, persistante, s'agita d'un ciel gris et bas, sur cette manifestation improvisée.

Soudain, des acclamations. Trois automobiles vinrent sur la place, d'où descendirent les délégués italiens.

MM. Orlando et Sonnino furent aussitôt entourés et pressés de questions. M. Sonnino garda le silence. Très pâle, oppressé, M. Orlando parla, et, dans le subtil silence du hall, sa voix voilée scandait ces paroles :

« Je n'ai pas posé la question sur le terrain des revendications territoriales. Après ce qui s'est passé, m'eût-on accordé tout ce que je demandais, je n'aurais pu répondre que par un refus. Mon départ est irrévocable. »

Une ovation, ponctuée d'applaudissements frénétiques, retentit. Tout le personnel de la délégation cria : *Evviva l'Italia ! Evviva l'Italia !* Et le premier ministre gravit l'escalier, presque porté en triomphe.

Le soir à la gare de Lyon

Sur le quai de départ du train de 20 h. 25 pour Belgrade, une foule considérable s'est massée. Soudain, un cri formidable : *Evviva l'Italia !*

Le président du Conseil italien arrive, en effet, les Italiens de Paris l'acclament. M. Barzilai, M. Chiesa, le général Diaz, le marquis Salvago Raggi accompagnent M. Orlando et se préparent à prendre place, avec lui, dans le train. M. Sonnino doit rester. Mais il est là, sur le quai de la gare. Il est venu saluer ses compatriotes avant leur départ.

Décrite la frénésie des vivats italiens est une chose impossible. Les exclamations se croisent, s'enchevêtrent, se fondent en une immense rumeur, où revient sans cesse, joie qu'il désespérait d'éprouver jamais : la visite des marchands !

J'en connaissais deux, et les avais si longtemps cuisinés que, peu à peu, ils s'enflammèrent. Le singulier, c'est que, sans s'être du tout concertés, ils élurent le même jour pour monter chez Godefroi ; mais l'un se présenta vers midi, et l'autre vers quatre heures. Et, le soir de ce jour entre les jours, Godefroi, rayonnant, me dit :

« Le premier s'est retiré, grogmelant, sur une demande de mille francs. J'étais si furieux que j'en ai demandé deux mille au second, et j'ai eu la veine de traiter avec lui pour quinze cents ! »

Quel démon me pousa, là-dessus ? Je ne sais ; mais je dis :

« Le premier s'y connaît. Quant au deuxième, hein ? il se laisse aisément refaire. C'est ainsi que je gâtais son seul réel contentement !... »

Je ne m'en puis consoler. On le concevra mieux, quand j'aurai ajouté que, Godefroi mort, le « fenestriste » fit un bond prodigieux et que je réalisai presque une fortune avec le produit d'une vente aux enchères des cent quatre-vingts toiles que j'avais, naguère, achetées à mon ami.

Georges DOUQUOIS.

POUDRE de Riz MALACÉINE

MAISON FONDÉE EN 1850

PARFUMS

MAISON FONDÉE EN 1850

SUR LE FRONT HONGROIS

## LES TROUPES ROUMAINES AVANCENT RAPIDEMENT SUR LE SOL HONGROIS

PRAGUE, 24 avril. (Communiqué du quartier général roumain). — Nous avançons contre Debrecin, Grosswardein et Arad. L'armée rouge hongroise capitule ou prend la fuite.

Les troupes françaises avancent ; elles interviendront activement demain.

Le gouvernement hongrois demande l'intervention des Alliés

BERNE, 24 avril. — Le gouvernement des Soviets hongrois aurait prié, d'après le *Wiener Journal*, la mission militaire anglaise à Vienne d'intervenir pour arrêter les hostilités sur tous les fronts hongrois, aussi bien du côté roumain que du côté tchécoslovaque. Le gouvernement des Soviets se serait déclaré prêt à se retirer, si sa démission était nécessaire.

Les délégués allemands partiront lundi pour Paris

BALE, 24 avril. — On mande de Berlin : La réponse du maréchal Foch au télégramme allemand du 21 avril dit entre autres choses :

« Les délégués allemands peuvent se mettre en route s'ils y sont disposés ; ils auront toute liberté d'action pour l'accomplissement de leur mission ; ils jouissent aussi de toute liberté pour les communications téléphoniques et télégraphiques avec leur gouvernement. »

L'agence Wolff apprend que les délégués et les représentants de la presse partiront pour Paris lundi.

Une grande offensive de l'armée polonaise

LONDRES, 24 avril. — Suivant les journaux, l'armée polonaise a déclenché une grande offensive sur un front de cent cinquante milles, en Lithuanie. L'avance continue.

Munich encerclé

BALE, 24 avril. — On mande de Berlin : La concentration des troupes bavaroises autour de Munich s'est accomplie sans difficulté.

Après l'arrivée des renforts venus des autres parties de l'empire, commencera la marche en avant.

LA LOI DE PROTECTION DES APPELLATIONS D'ORIGINE EST DÉFINITIVE

La Chambre a voté, hier matin, le projet relatif à la protection des appellations d'origine que le Sénat lui avait renvoyé avec diverses modifications.

Ce projet met fin au régime des décrets, en ce qui concerne la délimitation des régions ayant droit, pour leurs produits, à certaines appellations d'origine — telles la Champagne pour ses vins, le Périgord pour ses truffes, etc.

La Chambre avait accepté l'après-midi une nouvelle modification du Sénat, la loi est maintenant définitive.

La Chambre était saisie, d'autre part, de trois demandes d'interpellations socialistes visant : 1° la nomination d'évêques à Strasbourg et à Metz, par décret du président du Conseil, ministre de la Guerre ; 2° sur les concentrations de troupes qui viennent d'être effectuées principalement autour des grands centres industriels ; 3° sur le maintien de la censure. En dépit des efforts de leurs auteurs pour obtenir un débat cet après-midi, ces interpellations furent renvoyées à la rentrée pour fixation d'une date de discussion.

Par 350 voix contre 138, la Chambre fixa sa prochaine séance au 6 mai. La date du 13 mai avait été repoussée par 270 voix contre 190.

Le Sénat s'est ajourné au 13 mai

Le Sénat s'est ajourné au 13 mai en laissant à son président le soin de le convoquer plus tôt si les circonstances l'exigeaient.

NOUVELLES BRÈVES

— Le *Journal officiel* publie ce matin la loi sur la journée de huit heures.

— M. Klotz, ministre des Finances, vient d'écrire au président de la commission des finances de la Chambre qu'il proposait d'élever de 4 milliards l'émission des billets de la Banque de France, qui serait ainsi portée à 40 milliards.

— On a identifié deux autres fiancées de Landru, Mme Berthe Anna Hénon et Miss Fernande. C'est la parquière de la Seine qui, désormais, instruit cette affaire.

— Les obsèques de Védérine et de Guillaum ont eu lieu hier à Saint-Rambert-d'Albon. Les corps sont ramenés à Paris, où l'inhumation se fera demain au cimetière de Pantin.

— Une mine à retardement a explosé, hier, sur la ligne de Paris à Lille, entre Miraumont et Aohiet. Les voies ont été coupées sur une longueur de cent mètres.

Bourse de Paris du 24 avril 1919

VALEURS Cours précédent Cours du jour

PARQUET

5 0/0 Intérêt... 89 35 89 35

4 0/0 Intérêt... 71 25 71 25

3 0/0 Intérêt... 62 00 62 00

3 1/2 Intérêt... 325 35 325 35

1 1/2 Intérêt... 325 35 325 35

1 1/2 Intérêt... 325 35 325 35

1 1/2 Intérêt... 325 35 325 35

1 1/2 Intérêt... 325 35 325 35

## TOUTOUNE ET SON AMOUR

ROMAN INÉDIT

par M<sup>me</sup> LUCIE DELARUE-MARDRUS

VIII

Toutoune à Paris (suite)

Emmenée, Toutoune, les tempes battantes, fut introduite ; Mme Villeroi, couchée, téléphonait, un vague sourire aux lèvres, et ne regarda pas sa fille.

La conversation dura, réponses à des questions qu'on n'entendait pas. Toutoune, d'émotion, remuait ses épaules et piétinait sur place.

La chambre de maman, dans son désordre parfumé, la séduisait. Et qu'elle était belle, dans son lit brodé, dans sa chemise de nuit de batiste rose, dans ses dentelles, d'où elle était belle, maman, avec ses yeux d'opale occupés d'autre chose, avec sa natte noire tombée sur son épaule, qu'elle était belle, maman, qu'elle était inaccessible et captivante !

L'appareil enfin racroché : — Bonjour, Toutoune ! Eh bien !... Viens m'embrasser, ma fille !

Les yeux bleus avaient pleuré cette nuit. — Allons ! grimpe ! Assieds-toi sur le lit ! Tu as bien dormi ?

Quand la petite fut là, dans la chaleur, dans la mollesse, dans la bonne odeur : — Tu as été tubée ce matin, hein ? Adèle m'a raconté ça. Tu sais, Toutoune, il faut devenir une petite fille très soignée. Sans ça tu ressembleras à ton père. Il est désordre ! il est négligé !... Si tu savais la peine que j'ai eue à le dresser !

Elle se tut, le regard plein de songe, en hochant la tête et se mordant la lèvre.

Toutoune avait tressailli. Toute la ranche instinctive qui elle nourrissait contre sa mère, se réveillait en elle.

— Je vais m'occuper beaucoup de toi, maintenant, Toutoune. Cet après-midi, nous allons sortir. Je vais d'abord t'habiller. Plus tard, nous te trouverons un cours, ou un lycée... Tu verras ! Tu verras ce que je ferai de toi !

Le fourbissement de Paris autour de l'auto fut un étourdissement de toute la journée. A travers les magasins, dans les maisons de couture, la petite Villeroi suivait sa mère, la tête perdue, et comme retenait son

haleine pour ne pas effaroucher le boulet qui semblait enfin venir.

— Je n'aime pas le « tout fait », disait Mme Villeroi. Mais, enfin, tu ne peux pas rester une minute de plus fagotée comme ça...

Et Toutoune revint de ses courses, le soir, vêtue en Parisienne : sarrau de velours noir brodé, dans le haut, de couleurs bariolées ; petit pailleté, sauvage, de civette rayée, longues jambes noires, bonnet sombre d'où sortaient sa petite figure de bois, ses lourdes nattes, encore une fois changées de couleur.

Mme Villeroi jouait à la poupée. Toutoune transformée, elle se prit, lorsqu'elle se retrouvait au retour, dans la voiture, à lui sourire gentiment. Elle commençait à reconnaître, en sa fille ainsi trousse, une petite volaille de sa race.

Débonnaire dans son inaccoutumance absolue de l'élegance, Toutoune se laissait faire, sans essayer d'avoir aucune opinion. Tout ce qu'on lui mettait sur le dos lui semblait peut-être bien extravagant, mais elle se défendait de même le remarquer.

Lingerie, bas, gants, bottines, on avait acheté de tout. On avait commencé des commandes de robes, de chapeaux, de manteaux, avec une espèce de rage. Et c'était de la rage, en effet, qui guidait la mère, rage de penser à autre chose, et aussi d'organiser une sorte de vengeance vis-à-vis du mari volage qui trouverait, en rentrant au foyer, une nouvelle et attentive tendresse, la tendresse maternelle, remplaçant celle dont il se croyait si sûr.

Le soir, Mme Villeroi, surexcitée, se mit, après le dîner, au piano.

— Tu aimes la musique, ma fille ? Elle avait décidément trouvé le joujou nouveau qui la distrairait de son chagrin.

Toutoune, hors d'elle à force de joie, écouta longtemps sa mère lui jouer les *Nocturnes* de Schumann, les *Mazurkas* de Chopin, et aussi, pour l'amuser, la *Boîte aux Joujoux*, de Claude Debussy.

— Je le ferai apprendre le piano aussi, tu verras !

Toutoune ne s'endormit que tard, accablée par trop de bonheur.

(A suivre.)

Lucie DELARUE-MARDRUS.

LE DÉFILÉ DES TÉMOINS A CONTINUÉ HIER DEVANT LE 3<sup>e</sup> CONSEIL DE GUERRE

Les anciens collaborateurs de M. Charles Humbert au « Journal » sont venus déposer

Toute l'audience d'hier a été consacrée à l'audition de témoins cités par M. Charles Humbert.

M. Hugoniot, qui fut directeur de la fabrication des munitions au ministère de l'Armement, estime que la campagne de M. Charles Humbert a été très utile pour secouer l'inertie des bureaux et éclairer l'opinion.

Le colonel en retraite Bègue tient M. Charles Humbert pour un patriote incontestable et sa campagne pour un acte de clairvoyance.

Le colonel en retraite Lanly fait sur un ton énergique cette déclaration : — Mon vieux camarade Humbert n'est pas plus capable que vous, monsieur le président, que M. le commissaire du gouvernement, que moi-même, de commettre un acte de commerce avec l'ennemi. Il a un grand défaut : c'est d'être autoritaire, et c'est cela, pas autre chose, qui l'amène ici. Humbert est innocent !

M. Philippe Berthelot, ministre plénipotentiaire, directeur adjoint des affaires politiques au ministère des Affaires étrangères, a accompagné M. Humbert au front, en juin 1916. Il assista à l'entretien au cours duquel le maréchal Pétain félicita M. Humbert de sa campagne.

M. Fordyce, ancien directeur des informations au *Journal*, vient répondre à une question que lui pose M. de Moro-Giafferi, au sujet d'une prétendue commission de 250.000 francs que M. Charles Humbert aurait réclamée aux frères Wright qui, en 1905, avaient proposé leur appareil au ministère de la Guerre.

C'est faux, archifaux, abominablement faux, et l'ajoute que c'est ridicule, répond le témoin.

Et M. Fordyce indique que les prix demandés par les frères Wright n'ont jamais varié, ni en plus ni en moins ; ils sont d'ailleurs consignés dans les documents qui sont au ministère de la Guerre.

Plusieurs collaborateurs de M. Charles Humbert au *Journal* ont ensuite déposé.

M. Raoul Barthe, rédacteur en chef du *Journal*, réclame pour lui la responsabilité de l'insertion de l'article tiré du *World*.

AGRICULTEURS

Avant de commander votre

Tracteur Agricole

Consultez le Catalogue

que nous venons d'adresser à

Tous les Maires de France

RENAULT BILLANCOURT (Seine)

LES SŒURS LATINES

Numéro exceptionnel et sensationnel édité par les *Annales*. L'élite intellectuelle des deux pays, Italie et France, y a collaboré. Les hommes d'Etat français : Briand, Viviani, Deschanel, Delcassé, Herriot ; les hommes d'Etat italiens : Orlando, Sonnino, Barzilai, Luzzatti, y publient des pages inédites. Souvenirs de voyage de nos plus illustres écrivains. 40 articles, 66 images gravées en héliogravure. En supplément, les chefs-d'œuvre de Léonard de Vinci.

En vente partout : ce numéro, exceptionnellement



